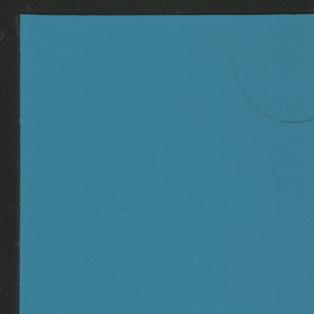
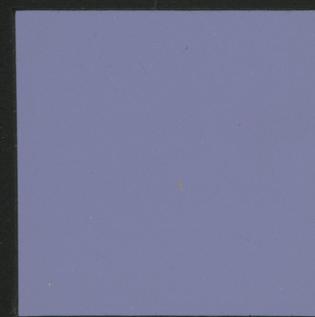
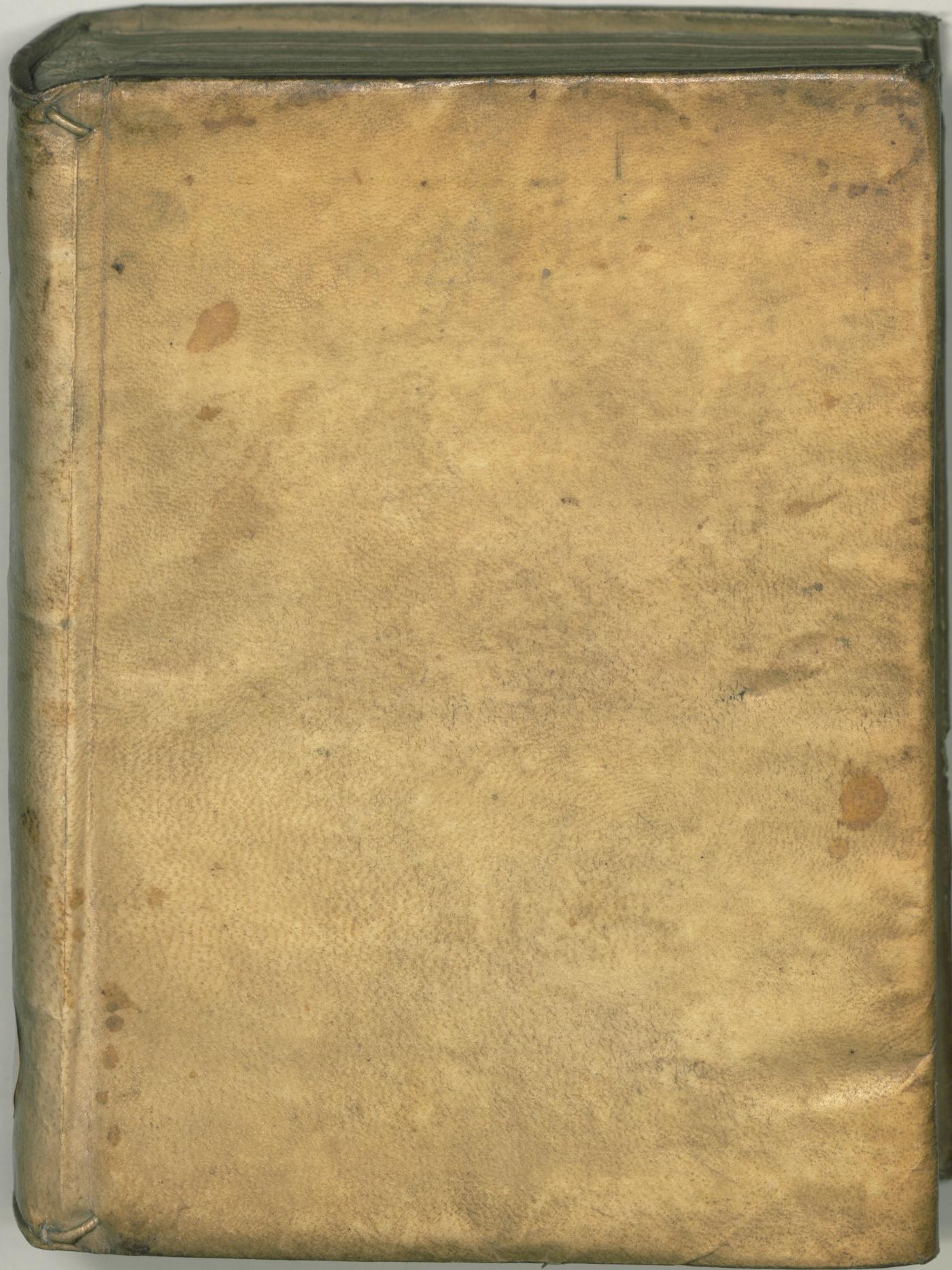


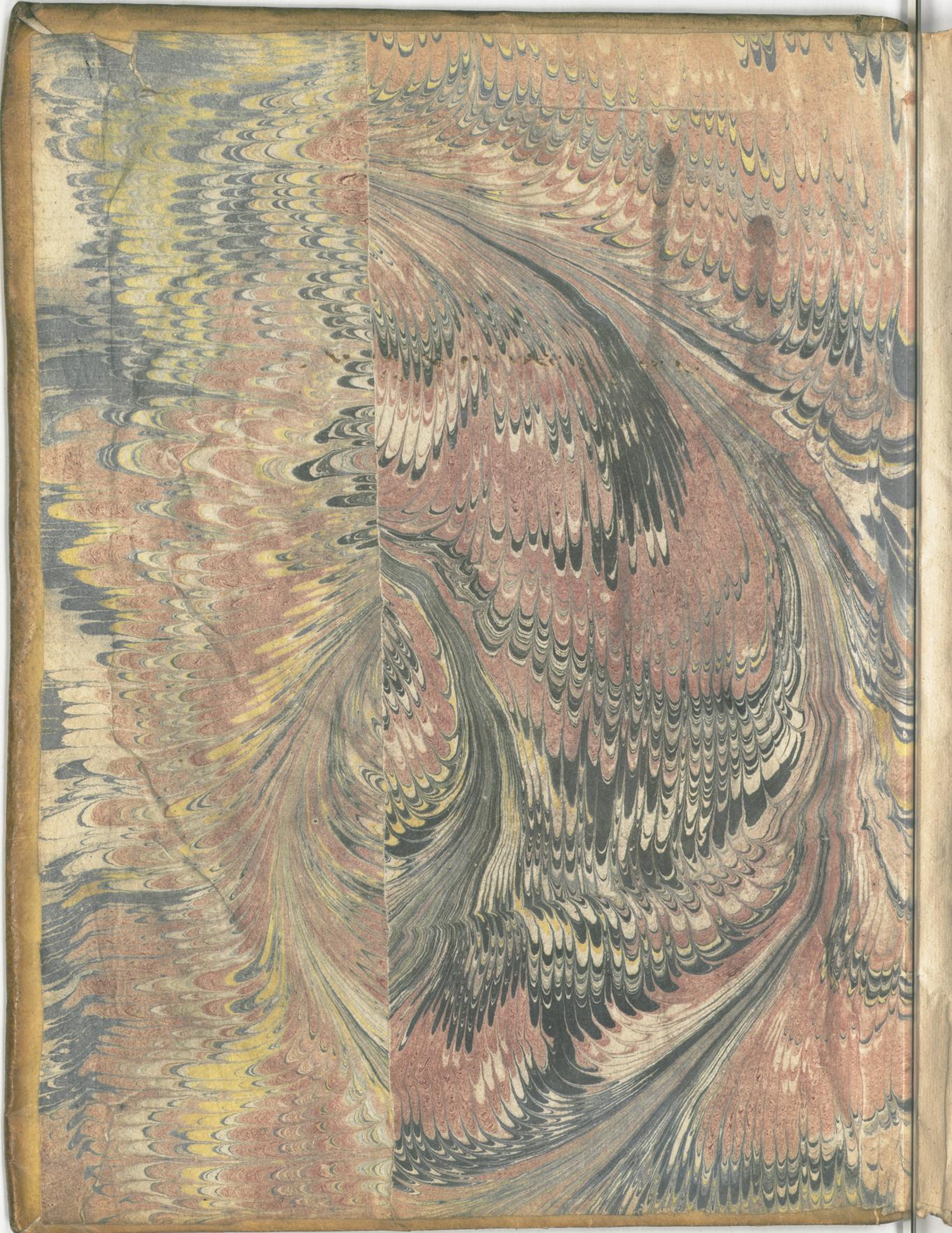
colorchecker CLASSIC

+



A
1285





A12854

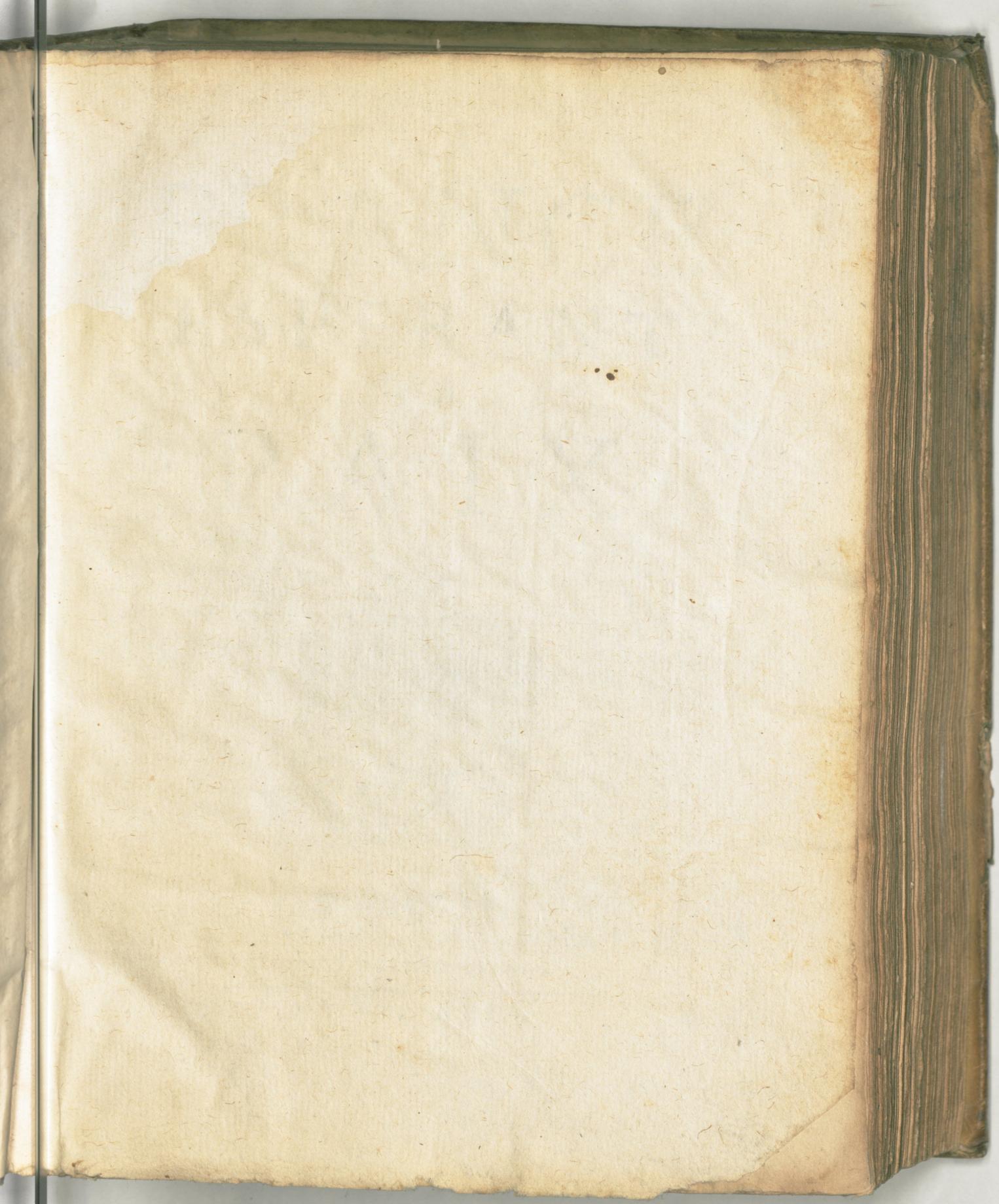
cent quatrevingt quatre

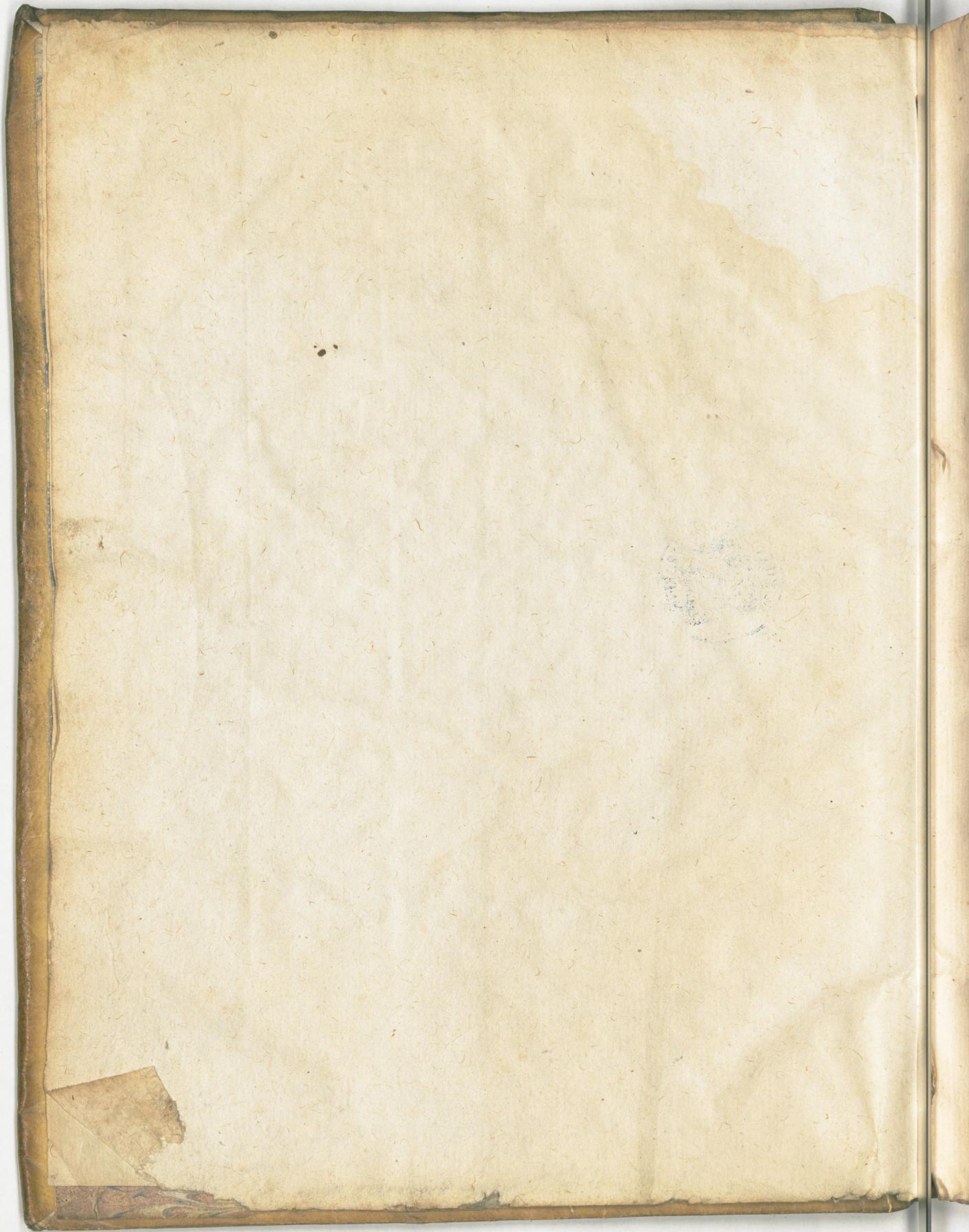
Exécuté pour la Collection des Musées de
les pièces n° 52, 13, 47

+ 629 A

~~629~~

629





30

L'OMBRE
DU GRAND
ARMAND
CARDINAL
DUC
DE RICHELIEV,
PARLANTE A IVLES
MAZARIN.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS NOEL, rue Saint Jacques, aux
Colomnes d'Hercules

M. DC XLIX.

Од

БАДМО

СИДИЧЕ
ДА ГЛЮАД

УЕЛНОИЯ. ВО
СЛАВЛЕНІИА

УЛАДАМ

*

*

*

СЛАВА

СЛАВЛЕНІИА

ХІЦО

3



L'OMBRE DV GRAND ARMAND Cardinal Duc de Richelieu, parlante à Iules Mazarin.

EST vn des Attributs de la gloire infinie dont ie iouïs avec les Esprits bien-heureux, de voir toutes les choses du monde distinctement dvn seul regard, & sans confusion, non pas seulement les passées, & les présentes: mais aussi celles qui seront jusques à la consommation des siecles.

Le grand Dieu que nous adorons, & auquel nous sommes vnis par vn lien d'amour indissoluble, ne nous a rien caché que le seul iour du iugement dernier: & pour ce secret, qu'il ne nous a pas voulu reueler, nous ne souffrons point de diminution de felicité, hors laquelle connoissance, & voyans Dieu face à face, nous voyons en lui toutes ses idées, qui dans son essence diuine, ne sont point differentes de lui-mesme. S'il y a de la distinction entre elles, c'est lors que nous les considerons comme hors de cette diuine Essence, qui nous comblant de sa lumiere, nous les fait connoistre jusques à la moindre circonference, & nous porte encore par cette voye en l'admiration de son immense grandeur.

Ce discours que ie vous fais, mon trop indigne successeur, surpassé les forces de vostre esprit, qui s'appliquoit autrefois aupres de moy, plutost à la Politique de l'Estat, dont vous renueriez aujour-d'huy les maximes, & les fondemens, qu'à la contemplation de vostre dernière fin. C'est pourquoy le moindre de vos soins est de servir Dieu, & la Religion, dont le zele m'a tousiours esté fort cher, durant que l'ay agi comme Ministre de la France, à laquelle l'ay laissé les moyens, non pas seulement de conquerir toute la terre: mais aussi ceux de posseder encore l'Empire du Ciel, dont l'ay commencé de montrer le chemin par mon Catechisme, & dont l'on trouuera la fin dans mon Liure de la Perfection du Chrestien.

La contrarieté de nos inclinations vous a diuerty de la voye où i'auois entrepris de vous guider, & i'auois pensé que vous soutienant de vostre naissâce, il suffiroit de vous eleuer au Cardinalat, & de vous

4

faire tres riche: & qu'ainsi ayant borné vostre ambition , & faisant
à vostre auarice, vous trauailleriez pour la grandeur de l'Estat, pour la
paix le repos, & le salut des peuples, & pour l'extirpation de l'Heresie.
Mais vostre insatiable cupidité s'est accreue par le pouuoir que vous
avez eu sur les tressors du Royaume: en quoy vous imitez le feu qui
s'augmente à mesure qu'il trouve plus de matiere pour brusler; &
ainsi ce grand amas de richesses, que vous vous estes injustement
acquises, vous a fait monter iusques à l'insolence, & au point mesme
de vouloir estre Maistre souuerain, au lieu de vous contenter de la
qualité de Ministre.

Vous deuiez prendre exemple sur ma fortune, & sur ma conduite,
qui ont (ce me semble) laissé à la posterité les modeles pour former,
& perfectionner mesme les actions d'un vray, d'un iuste, & d'un fi-
dele Ministre d'Estat. Si vous auiez consideré, que si quatre à cinq
millions, que j'ay laissez tout au plus à mes heritiers, ont bien esté ca-
pables d'émouvoir contre moy l'envie de plusieurs François, com-
bien que vingt-deux ans de seruice eussent bien deu m'en exempter;
puis qu'on ne murmuroit point contre tel Partisan de quinze ans qui
en a laissez deux fois davantage. Vous, qui estes vn estrâger, n'eussiez pas
creu pouuoir dérober à la France en quatre ans, quatre fois plus que je
ne posseidois à ma mort, sans attirer au mesme temps sur vous l'indi-
gnation des defenseurs de la Monarchie, & la plainte, & en suite la
fureur des peuples?

Quel soin auiez vous iamais eu de recompenser la Vertu, & de se-
courir les pauures? Nommez-nous quelques personnes indigentes &
de merite à qui vous ayez departy des bien-faits secrets, ou que vous
ayez eleuées par cette seule consideration? Auez vous comme moy
fait florir les Lettres? Auez vous, comme j'ay fait, eleué à la Prelati-
ture plusieurs personnes de doctrine, qui d'Euesques que les ay fait
deuenir, n'estoient que de simples Prestres, grands Predicateurs à la
Verité: mais qui n'estoient pourueus d'aucuns Benefices pour faire va-
loir leur merite? Auez-vous iamais eû la pensee de former, coin-
me moy, yne illustre Academie, & faire yn fonds pour donner des
pensions à tous les bons esprits qui la cōposeoient? Vostre inclination
ne vous porte pas à de si belles choses; les mediocres vous plaisent
mieux; & vous aimez davantage le jeu & les desbauchies, que vous
ne vous plaisez à mettre les pauures vertueux à l'abry de la necessité;
Demandez à de telles gens qui sont yenus à ma connoissance, avec
quel

quel soin il ay tasché de les assister à mon possible; Combien de Gentilshommes incommodez ont ils receu de marques de ma liberalité , sans me les auoir demandées? Employez-vous, comme je faisois, les reuenus des biens de l'Eglise à l'entretien de quatre cens Missionnaires, qui combattoient incessamment l'Herésie par le glorie de l'Evangile, ou qui s'instruisoient par mes ordres à la milice de l'Eglise? Donnez vous la subfiance à de pauvres Maisons religieuses , comme moy ? Auez vous releué les Temples , & leurs Autels , à la gloire du Tres haut? Auez vous ressuscité les fondemens des Seminaires sacrez des Docteurs de l'Eglise? C'estoit à ces choses là, seigneur Iules , qu'estoient emploiez les reuenus de mes Benefices , sans que iamais i'en aye vsé autrement , depuis que les liberalitez magnifiques du Roy m'eurent donné les moyens de me passer du bien d'Eglise. Mais vous, ô mon inconsidere successeur ! quelles preuves nous donnerez vous de vostre pieté , ou de vostre erudition? Mais bien plustost quels scandales vostre imprudence , ne fait elle pas contre la pieté mesme : puis qu'on n'est plus estimé innocent dès qu'on scçait que l'on a quelque confidence avec vous ?

Vous me repartirez, peut-estre, que i'auois auprès de moy plusieurs personnes qui sont encore à vostre suite. Il est vray que les mesmes bouffons qui sont dans vostre cabinet , pouuoient quelquefois entrer dans le mien. Ma Politique le permettoit pour me garder de leur médisance , & i'aimois mieux souffrir leurs plaiſanteries & matassinades , que de m'exposer à leur calomnie. Mais vous ne trouuerez pas que ie les aye admis en mes conseils secrets , comme vous auez fait. Je ne considerois ces hommes , que comme des personnages de Comedies, & non pas comme des Sages , pour ce que ie connoissois la portée de leurs esprits , & vous l'avez desia connu à vostre propre dommage, quand vous vous estes laissé persuader par ces Pantalons (que vous pourrez bien mener avec vous à Venise) qu'il faloit abattre l'autorité du Parlement de Paris , & mal traitter indignement ses Officiers : & puis que vous estes comme Regent, vous pouuiez bien les traitez en Escoliers.

Ce n'a pourtant pas été par leur aduis (Messer Iules) que pour vous rendre Maistre de la personne du Roy , vous auez caslé sa

garde de Mousquetaires à cheual: car s'ils eussent continué ce dessein, ils n'eussent pas manqué de le deceler. Vous leur distes bien que la dépense en estoit inutile. Et sur ce pretexte sordide, vous obtâtes au Roy cette seureté incorruptible, & qui sans comparaison, estoit plus nécessaire à vn Roy mineur, qu'elle n' estoit au feu Roy son Pere, qui l'auoit établie par mon conseil. En effet, comme vous estes naturellement si vilain, & auare, que les biens-faits que l'on reçoit de vous, sont à vostre aduis, comme autant d'exactions qu'on vous fait, les sots pouuoient croire que c'estoit par bon mesnage que vous retranchiez l'entreien de ces Gardes: mais les Sages virent bien que le Chef vous en déplaisoit, pour ce qu'il estoit trop genereux, pour ne s'opposer pas à vos pernicieux desseins, quand il vous prendroit envie de les executer. Vous scauiez bien que ce petit Corps, dont la dépense n'eust pas cousté en dix ans, ce que vos escutries, vos ballests, & vos flateurs ont consommé en moins de trois, estoit rempli de Gentilshommes courageux, bien vnis, & que le feu Roy estimoit comme autant de Capitaines, & vous estiez bien informé, qu'estans proches de la personne de sa Majesté, ils eussent genereusement empêché le rapt que vous en avez fait desia plusieurs fois, apres avoir enleué l'esprit de la Reyne, par vos industries captieuses, & remplies d'imposture & de calomnie. Vous estes poltron, deffiant & traistre, de sorte que quand vous n'adioûteriez pas le mensonge à ces qualitez qui vous sont toutes naturelles (grands defauts, dont i'ay tousiours été exempt) vous feriez tant de faux pas, qu'à la fin vous y perirez, si vous n'y preuoyiez de bonne heure. Mais afin que vous puissiez les employer utilement pour vous sauver du peril où je vous voy. Ne vous fiez plus aux flateurs qui vous retiennent, ny à vostre presumption, & apres avoir derobé le bien de la France, dérobez-vous d'elle secrètement, & au plustost, si vous estes sage; & si vous estes homme de probité, ie vous conseille de restituer.

Il ne faut pas que vous vous estonniez si je vous reproche vos trahisons, pourquoy rebutâtes vous en l'an 1644. vne personne de qualité, avec qui i'auois moy-mesme negocié, par des lettres escrites de ma main, & par personnes interposées, pour la reduction du Royaume de Naples, & sa réunion à la Couronne.

7

de France? Direz-vous point encore, comme vous avez desia fait, par vne fourberie autant impertinente que fausse, que vous craignez, que ce Seigneur venu de quatre cens lieues, sur la foy de mes depeches qu'il vous monstra, aussi bien que celles des sicurs de Chauigny & de la Barde, ne vous assassinast, & que vous auiez receu vn aduis d'Italie, qui il estoit venu en France vne personne de ce pays-là pour vous poignarder?

Mes lettres, celles d'un Secretaire d'Estat, & du sieur de la Barde, qu'il vous fit voir, deuoient-elles point dissiper cette terreur Panique? mais qui plus est, ne scauiez-vous pas cette negociation? & suppose que vous eussiez eu quelque sujet de soupçon, ne pouiez-vous pas negocier avec luy par l'entremise du sieur de Chauigny, ou de quelque autre personne secrete, & fidele à sa Maiesté, & mettre par cette voye vostre vie hors du peril, & faire mesme punir l'assassin, si l'aduisse fust trouvé véritable? Deuiez-vous le laisser huit mois entiers à Paris sans conferer avec luy, soit par vous, ou par personne de creance?

Vostre soupçon mal imaginé est vne excuse si grossiere qu'il le est indigne d'un esprit Italien, & qui fait gloire en soy mesme de surpasser en fourberie les plus dissimulez. On scait bien que vostre ame Espagnole, aussi bien que vostre naissance, a voulu étouffer cette haute entreprise, qui estoit glorieuse à l'Estat & infaillible dans la suite, selon le cours de la prudence humaine: & ce fut à la mesme fin que quand ce Seigneur qui vous estimoit bon seruiteur du Roy vous auertit que N. (qu'il ne connoissoit pas pour vostre Banquier) payoit en France les pensions d'Espagne, & que la prouision luy en venoit d'Allemagne; ce fut dis-je, à ce dessein que vous fustes tout surpris de cet aduertissement que vous scauiez estre trop véritable, vous esloignâtes ce Seigneur, & l'abusastes d'abord de vaines esperances, n'osans pas tout à coup luy donner à connoistre que vous estiez de la faction d'Espagne. Apres l'auoir tenu six semaines en suspens, vous luy fistes dire par le Comte de Briene qu'il se retirast, en quoy vous trompastes l'esprit de ce Secretaire d'Estat, qui passoit vostromperies illusoires, pour des veritez constantes, qu'il n'osoit pas vous contredire, combien que son sens y repugnât. Quelque excuse que vous puissiez prendre pour obscurcir cette lumiere, la

verité que ie dis, & qui sera tousiours la plus forte, vous conuaing & de trahison à la France , ou bien elle vous doit faire chasser du Ministere comme negligent & incapable. Car puis que ce Seigneur , enuoyé par les Grands du Royaume, venoit reprendre la trace qu'il auoit commencée avec moy , & puis qu'il s'offroit de vous faire voir clairement que N. payoit les pensions d'Espagne , pourquoi ne parliez-vous pas de cette affaire au Conseil, ou aux Princes, qui n'en ont iamais rien sceu? Et pour quelle rai-
son n'esclaircissiez vous pas cet aduertissement? Les proposi-
tions estant auantageuses , ne faloit-il pas y entendre , & l'aduis
estant important , ne faloit il pas du moins en approfondir la ve-
rité ? Vous n'auiez garde de choquer le Roy d'Espagne , & vous
ne pouuiez pas vous resoudre de mettre ésmains de la Justice ce-
luy qui estoit complice de vostre peculat , & qui a transporté en
Italie tant de millions , en si belles especes d'or, qui par mes soins
ont esté si bien reformées.

I'adiouste à cela que la trahison faite à Naples sur la personne
du Duc de Guise , est vn ouurage de vostre esprit , & que le trai-
stre ayant appellé pour garant vne personne qui receuoit vos or-
dres en Italie , n'a-t'il pas confirmé par ce moyen cette mal-
heureuse verité?

Auez-vous iamais veu que i'aye refusé de parler à tous ceux qui
desiroient m'entretenir des affaires d'Estat , voire mesme des
affaires priuées? Je suis certain que ie ne refusay iamais d'au-
dience à qui me l'a demandée. Les propositions , impertinen-
tes mesmes , m'ont donné quelquefois suiet de m'égayer : mais
ie n'ay iamais esté incuï à ce point d'en prendre auantage en
la presence de ceux qui se rendoient ridicules. Je puis dire que
cette facilité a souuent rencontré des aduis d'importance dans
la bouche de personnes qui connoissans vostre impertinente
grauité , vous considerent comme vn ambitieux ignorant ,
grand fourbe , & incapable de la place où vous estes mis. Il faut
qu'un Ministre d'Estat soit courtois , affable , liberal , humble ,
& homme de vertu & de foy. Tout le contraire de ces qualitez
que i'ay postées , & qui m'ont acquis apres ma mort
l'estime que la calomnie enuieuse m'auoit voulu rauir durant
ma vie , est proprement le racourcy de vostre inclination , qui
ne

ne trouera pour sectateurs , que ceaux que vous aiez attachez
à vos interests , à la fauer de l'autorité de la Reyne , à qui
vous avez persuadé qu'en vous abaissant c'estoit choquer sa
puissance & mespriser ses volontez.

Il faut que ie vous auouë sans flaterie , que ie n'eusse iamais
esté capable d'vne pensée si ridicule aux estrangers & pemiciel-
le pour nous , comme a esté celle d'enlever le Roy en pleine
nuit : & mander en suite aux Bourgeois de Paris qu'aucuns es-
prits seditieux du Parlement auoient correspondance avec les
ennemis de l'Estat , & qu'ils auoient obligé leurs Maistez à
cette retraite.

Dites moy pauure imprudent , n'avez vous pas veu que cer-
te imposture estoit aussi grossiere que fausse , & que c'estoit in-
dignement offencier l'autorité & la grandeur de sa Maisté
Royale , de la faire fuir de Paris , quand bien il y auroit eû
(ce qui est faux) des esprits seditieux dans son Parlement ; &
d'auoir fait faire au Roy ce qu'un simple Bourgeois auroit eû
honte de faire , ayant vingt amis pour le deffendre ?

Si cét aduis estoit véritable , pourquoi sa Maisté n'envoyer-
elle pas ordre à son Parlement de se faire des personnes des
accusez , & pourquoi n'envoyer pas aussi les accusateurs avec
bonne garde , pour faire le procez aux vns ou aux autres ? Alors
si le Parlement en eût fait refus , il eût esté coupable & com-
plice de cette coniuration contre la personne sacrée de sa
Maisté .

En vain ie m'arresterois à dissiper vne sourbe si manifeste , il
me suffit de vous dire que vous estes un lasche & tres perni-
cieux Ministre d'Estat .

Si les poulets d'Inde qui estoient à Ruel au temps des Bar-
ricades premières , pouuoient parler & il vous reprocheroient
vos coyonneries & vos laschetez ; puis qu'un Renard ou quel-
que autre bête les ayant fait vne nuit partir & voler d'effroy
dans le paroys , vous en eustes vne si forte alarme , qu'à peine
on pût vous rassurer . Au fonds , ne voyez vous pas l'aversion
que toute la France a conceue contre vous , & cela estant & ce
puis qu'elle la met en trouble , si vous estiez gencereux & bon

10

Ministre d'Estat, voudrez vous pas preferer la tranquilité publique à vos propres intérêts, & vous laisser plonger à ce torrent qui vous emportera si vous y restez. Votre esprit est bien éloigné de la générosité de ce Chevalier Romain, qui ayma mieux sacrifier sa vie à sa patrie pour fermer le précipice qui s'estoit ouvert dans Rome que de la voir affligée d'un accident qui pouuoit estre finy par l'engloutissement d'un simple criminel.

Or puis que vous n'êtes ny sage, ny fidèle, ny affectionné à la France, je preugoy que vous seriez chassé avec honte, de la place que l'ay glorieusement occupée, si de vous mesme vous ne vous evadez comme je vous l'ay dit n'aguere. Le meilleur advis que je puisse vous donner, est de vous retirer & au plus tôt sans attendre la fureur du Normand. Parce moyen qui est le seul qui peut donner la paix à la France, vous la mettrez en estat d'envoyer ses forces contre ses autres ennemis ? vostre retraite auant cerases victoires, & l'on dira que si vous ne les avez avancées, à tout le moins vous avez tres-bien fait pour vostre seul interest de croire un sage Politique,

Les veritez que je vous reproche sont exemples de passion, comme tel que je dis de moy se trouera sans vanité, & en effet, les Esprits bien-heureux sont au dessus de ces passions, qui dans les reproches que l'on vous fait là bas se trouveront bien éloignées de la moderation avec laquelle je vous remonstre vos defauts trop veritables.

Celuy qui persecutent encoré aujourdhuy ma memoire, disent que pour la rendre glorieuse à la posterité, je vous choisis exprés pour mon successeur, afin que vos imperfections rebroussent mes vertus, & qu'elles fissent connoistre à la France apres ma mort, qu'otti m'auoit injustement hay durant ma vie. Mais vostre Ministere est un effet de la Providence de Dieu, qui voulant me faire estendre mes récompenses sur la terre, & punir ceux qui ont insulté sur ma réputation, a permis que vostre brigandage, vostre lacheté, vostre tyranie & vos trahisons, soient aujourdhuy les verges qui les châfcent ; aussi bien que les peuples de leurs pechez. Or comme il n'appartient

qu'à sa Divinité de tirer de bons effets d'vne mauuaise cause
il luy a pleu te servir de vos vices pour reprimer les leurs, &
satisfaire à sa Iustice, & employer vos imperfections , pour don-
ner plus de lustre & de relief à la hautesse de ses lugemens ,
& à la grandeur de ma gloire.



F I N.

N
de laquelle il parle de son pere et que il a
Il a le plus grande partie de tout ce qu'il a fait
Il a le plus grande partie de tout ce qu'il a fait
Il a le plus grande partie de tout ce qu'il a fait
Il a le plus grande partie de tout ce qu'il a fait
Il a le plus grande partie de tout ce qu'il a fait

H I M

